

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 41

Artikel: A propos d'oeufs frais
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224154>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 27.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

s'en acquittait à merveille. Napoléon s'amusa aussi à cela de temps en temps pour rompre la monotonie du voyage, et jouer avec la houppe du cordon de la fenêtre était son occupation favorite pour se délasser. M. G.

A PROPOS D'ŒUFS FRAIS

A propos d'œufs frais, voici une anecdote qui ne manque point de saveur.

Un amateur d'œufs à la coque en achète quelques-uns chez la marchande de primeurs du coin de la rue.

— Ils sont frais, n'est-ce pas ? demande-t-il.

— Oh ! proteste la marchande... ils sont pondus d'hier.

Rentré chez lui, l'amateur prend deux œufs et s'apprête à les mettre dans l'eau bouillante, quand il s'aperçoit que quelques mots sont écrits sur l'un des œufs. Et il lit :

« Je m'appelle Marie X..., je suis jolie, douce de caractère, j'ai 19 ans et je voudrais rencontrer un jeune homme de 25 à 30 ans en vue de mariage. Ecrire, etc. »

Suivait l'adresse. Amusé par cette originale invitation, l'amateur, qui se trouvait dans les conditions requises, s'empresse dare-dare à écrire. Quatre jours après, il recevait la réponse suivante :

« Mille regrets ; vous arrivez trop tard. Je suis mariée depuis cinq ans et j'ai deux enfants. »

Il paraît que, depuis, notre amateur ne croit plus aux œufs frais, « pondus la veille ».



LOYSE DE SAVOIE

2

Ces pâtres, ces paysans, étaient tenus en tel mépris au camp bourguignon, qu'à peine arrivé, le duc Charles faisait sommer par un simple héraut d'armes, le château de Grandson de se rendre à merci.

Grandson, situé sur le lac de Neuchâtel, à quelques lieues de Lausanne, pouvait, en effet, gêner la marche projetée des Bourguignons, sur Fribourg et sur Berne.

Les Suisses, naturellement, refusèrent de capituler. Le duc fit donner l'assaut. L'assaut fut repoussé.

Le Téméraire, alors, dépêcha aux assiégés un gentilhomme allemand, nommé Ramswag ; celui-ci leur tint un si persuasif langage que, non seulement, ils se rendirent, mais encore lui comptèrent cent écus pour ses bons offices.

— Qui sont ces gens-là ? demandait le duc en voyant le lendemain la garnison de Grandson lui arriver, conduite par Ramswag. Par saint Georges ! qui donc sont ces gens ?

— Monseigneur, ce sont les gens de Grandson, qui s'en remettent à votre miséricorde...

— Alors, qu'on les pend ! reprit simplement le duc.

Ainsi fut fait, et les pauvres hères étaient incontinent branchés, ou noyés dans le lac.

Où, ainsi fut fait. Et depuis cette horrible pendaison, le ciel continue d'être bleu sur le château de Grandson ; le lac continue d'en caresser amoureusement les murailles ; les vignes continuent de verdoyer, les prairies de fleurir à l'entour. Rien n'est impressionnant comme cette serene indifférence de la nature devant les scélératesses humaines. Au spectacle d'un champ de bataille ensoleillé, à la vue de ruines fumantes, sous une nuit pleine d'étoiles, on se demande comment tant d'admirables et d'horribles choses peuvent coexister, et pourquoi l'homme, dans sa rage furieuse, attente ainsi à l'éternelle beauté.

Je me le demandais, en parcourant, naguère, les rives ombrées du lac de Neuchâtel ; en admirant les luxuriantes collines qui, à l'entour de Grandson, remplacent les montagnes... Je me le demandais, tandis qu'aux grands arbres proches du château, il me semblait voir encore se balancer les squelettes de ses vieux défenseurs.

* *

La marche de l'armée bourguignonne sur Fribourg devait être singulièrement facilitée par la nature du terrain, qui autour du lac de Neuchâtel, est à peine ondulé. Aussi le Téméraire comptait-il faire une simple promenade militaire de vers Fribourg et Berne, lorsque, le 2 mars, il mit ses troupes en mouvement. Ses espions l'avaient prévenu qu'il allait rencontrer l'ennemi, renforcé par les contingents envoyés par les vieilles liges allemandes, et par les bandes descendues des montagnes d'Uri, de Schwytz, de Glaris et de Zoug ; mais il était loin de soupçonner que devant lui se groupaient vingt mille combattants. Encore les Bourguignons ne pensaient-ils rencontrer les Suisses que fort loin de Grandson, du côté de Neuchâtel. Mais, voilà qu'à peine en marche, leur avant-garde se heurte aux contingents de Schwytz et de Thoune.

— Sus à ces vilains... ! crie le duc qui éperonne son cheval, tandis qu'agenouillés, les Suisses font leur prière...

— Par saint Georges ! ils demandent mercy ! clament les Bourguignons.

Mais non, les Suisses se relèvent et attaquent furieusement. Le duc, alors, pour démasquer son artillerie, rappelle son avant-garde. Les troupes du centre, sur lesquelles ce mouvement les refoule, se débattent. A leur tour, se croyant pris à revers, les premiers rangs bourguignons lâchent pied et entraînent, dans une panique éprouvée, le gros de l'armée, qui n'a même pas aperçu l'ennemi.

Les Suisses, alors de charger les fuyards, aux cris mille fois répétés de « Grandson !... Grandson !... » tandis que le meuglement terrible du taureau d'Uri et de la vache d'Unterwald domine le fracas de la bataille.

Fou de rage, le duc Charles essaie vainement de rallier ses gens. Ce n'est pas à un combat qu'il assiste, c'est à une déroute qui déconcerte les plus braves. Si prompt, si imprévu est le désastre que, ni les réserves commandées par Hugues de Chalon, ni les Savoyards de Madame Yolande ne peuvent paraître à temps sur le champ de bataille.

D'heure en heure cependant les nouvelles, toujours plus alarmantes, arrivaient à Lausanne où Loyse et sa mère les attendaient en grande perplexité. — Hélas ! non plus que le terrible duc elles n'avaient prévu le désastre !

La raison du Téméraire sembla chavirer. Comme dément, il erra tout le jour sur le champ de bataille et s'y obstina désespérément. La nuit venue, cependant, ne voyant plus autour de lui que débris et carnage, il sentit s'abattre son orgueil. Et, mettant furieusement les éperons au ventre de son cheval, le vaincu s'élança vers les gorges du Jura.

* *

Il n'est pas pour égarer une poursuite, de région plus favorable que cette région du Jura où s'engageait le Téméraire.

Etrange pays ! pays de contraste, où la nature semble avoir, au hasard, entassé ses rochers, fait bondir ses cascades, semé ses prairies, plantés ses forêts... Pays souriant et sinistre où, dans une sublime symphonie, toutes les verdure connues donnent leur note juste : claironnante et joyeuse lorsque frissonne le bouleau ou le hêtre, grave et triste quand la bise secoue l'épaisse frange des sapins séculaires. A frôler leurs fûts énormes, où la résine pleure, on croit frôler les éternels, les douloureux survivants d'un monde disparu. Que de tempêtes ont passé sur ces géants ! Que de générations humaines n'ont-ils pas vues défiler dans leur ombre ! Gens de guerre, bûcherons, voyageurs obscurs, passants illustres. Qui sait ? Peut-être gardaient-ils la tragique vision du Téméraire en fuite...

Et voilà que là-bas, tout là-bas, luit une clarté. Air et ciel se sont faits moins lourds, moins sombres au sortir de la forêt. Sur la colline lointaine apparaissent, dorés par le soleil renaissant, les remparts écroulés d'une forteresse. Ruines douloureuses au milieu desquelles se dresse, pourtant encore intacte, une haute tour. Cette tour, sur laquelle une vieille horloge compte aujourd'hui les heures de paisibles villageois, donnait

accès jadis à Nozeroy, l'imprenable forteresse des princes de Chalon. Nozeroy, où, après une nuit de folle chevauchée, le vaincu de Grandson trouvait enfin le refuge...

Que de magnificences rappellent ces ruines ! Nulle part, à en croire les documents qui survivent, le moyen âge avait réuni tant de merveilles. Architectes, verriers, tailleurs d'images, appelés par le duc Louis, s'étaient surpassés pour décorer la seigneuriale demeure. Les vastes cours se succédaient, communiquant par porches et arceaux. Ça et là, des tourelles interrompaient la ligne des toitures agrémentées de pignons, hérissées de cheminées, surmontées de clochetons ; troupe vagabonde bondissante, placée sous la garde de l'imposante tour qui jadis couvrait, on le sait, le trésor de Chalon.

Quand et comment s'effondra-t-elle ? Les chroniqueurs ne le disent pas. Mais ce coin de Nozeroy où s'entassaient tant de richesses est aujourd'hui le plus désolé, désolé à ce point que la nature l'a voulu sans doute en souvenir de son passé, décorer de ses lierres les plus épais, de ses mousses les plus verdoyantes. Quand, par hasard, le rideau s'écarte, on aperçoit une voussure, une frise, une colonne. C'est encore, là-bas, un arceau brisé, sous lequel on distingue les marches d'un escalier. Marches tremblantes, car elles sont vieilles de cinq siècles. Tremblante aussi est la lumière qui filtre de la voûte à demi effondrée. A cette lumière pourtant tout se ranime, tout se repeuple selon l'histoire, la tradition ou la légende...

Si les choses ont leurs larmes, elles ont aussi, là où elles pleurent, d'étranges puissances d'évocation. Au lieu de ces paysans, de ces bouviers qui sillonnent aujourd'hui ce qui fut la cour d'honneur, c'était, jadis, Jean sans Peur... c'était son fils Philippe... c'était le dauphin de France, le futur Louis XI, qu'on y voyait parader tour à tour. Ils se sont agenouillés en cette chapelle, grande comme une cathédrale. Ils se sont assis en ces salles, autour de tables où moines, princes, évêques, chevaliers buvaient à pleines coupes, vins et hypocras, tandis que là-bas, sur l'esplanade, festoyait aussi la foule bigarrée des hommes d'armes et des vassaux.

Pourtant, c'était Nozeroy si bien fait pour festes et glorieux déduits, qui voyait, au lendemain de Grandson, le plus fier de ses hôtes bourguignons lui arriver, vaincu, humilié, « anibalisé » comme lui criait le fou, qui, pareil au remords, s'attachait à sa fuite.

(A suivre.)

Durapiat se marie. — Durapiat vient de se marier. Un de ses amis le rencontre au Grand-Chêne. Au lieu d'avoir la mine souriante et satisfaite d'un jeune marié, Durapiat a un air angoissé qui fait peine à voir. Cependant, son ami l'arrête.

— Quelle mine, mon garçon, le mariage n'a pas l'air de te convenir ?

— Ne m'en parle pas ! Ma femme me rendra certainement fou.

— Qu'y a-t-il donc ? dit l'ami inquiet, présentant une tragédie intime.

— Eh bien ! toute la journée, elle me réclame de l'argent. C'est tout ce qu'elle sait demander. Le matin, à midi, le soir, je n'entends que ce mot-là : « de l'argent. »

— Quelle femme extravagante ! Que peut-elle donc faire de tout cet argent ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne lui en ai pas encore donné.

Au Bourg, reprise du plus grand film qui ait jamais été tourné à la gloire de l'aviation : **La Patrouille de l'Aube.** Voici les commentaires de quelques as au sujet de cette véritable épopée de l'aviation pendant la guerre.

Dieudonné Costes : « Le plus beau film d'aviation qu'il m'ait été donné de voir. Une réalisation étonnante : c'est tout juste si l'on ne se croit pas enfermé soi-même dans la carlingue. »

Sadi Lecointe : « C'est un film extraordinairement réussi, à tous points de vue. Je ne pensais pas qu'on put représenter des exploits aériens sur un écran avec une telle apparence de vérité. L'atmosphère est étonnamment bien rendue, et il est impossible de résister à l'émotion qui vous étreint. »

Pour la rédaction : J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron